

truffes, le pain qu'il mange ne lui profite qu'à la condition d'être vraiment à lui. Les Boers sont ainsi faits : ils n'ont de goût que pour les repas qu'assaisonne la liberté, l'ombre d'un Anglais qui passe suffit pour gâter leur plaisir, et le pain qu'ils mangent devient amer à leur bouche.

M. Aylward, un Écossais très attaché à sa patrie, est d'avis que ses compatriotes ont tort de mépriser les Boers. "Si j'étais, dit-il, un fermier anglais possédant quelques ressources, mais pas assez pour subvenir aux besoins grandissants de ma famille croissante, je m'en irais volontiers au Transvaal, dans ce vaste pays qui ne connaît ni les prétentions, ni le faste, ni la sottise et inflexible tyrannie de certaines conventions sociales. La gaieté qu'on y respire, l'économie qui y règne, sa stagnation même, tout m'y plairait. Je serais heureux dans une maison en briques séchées. Mes enfants auraient la santé en partage, un héritage aussi, des chevaux à monter, plus d'occupation qu'ils ne voudraient pour leurs mains, sinon pour leur âme, et quand ils écorcheraient le hollandais et le café, quand ils ne verraient des villes que de loin en loin pendant quelques jours, quand ils n'auraient fréquenté l'école que pendant deux ans, ils apprendraient le monde dans les livres et les journaux et deviendraient des hommes bons, honnêtes, utiles autant qu'heureux. Non, je ne regretterais pas que mes enfants fussent des Boers... Il y a dans l'Afrique du Sud, ajoute-t-il, des hommes dont les idées sont trop grandes pour leur condition et pour celle du pays qu'ils habitent. Dans l'orgueil de leur miraculeux savoir, dans l'enthousiasme de leur zèle honorable, mais mal réglé, ils ne voient pas que ce n'est pas le Boer qui a fait l'Afrique telle qu'elle est, mais que c'est l'Afrique qui a moulé l'industriel Hollandais à son image et qui en a fait le fermier improgrressif, semble-t-il, dont le monde raille la simplicité et les ignorances."

Voici le jugement d'un homme très désintéressé, qui n'est pas engagé dans les mines d'or ou de diamants et qui a apprécié froidement les choses.

"Les cultivateurs aiment leur patrie avec passion.

"Chaque nation a son pays, est-il dit dans leur chant national ; nous demeurons sur terre africaine et pour nous, il n'y a pas de meilleur pays dans tout ce vaste univers. Nous sommes fiers de porter ce nom : "Libres enfants de l'Afrique du Sud." Et en marchant contre les Anglais, ils chantaient d'une seule voix cet autre couplet : "Chaque nation a son droit, fut-elle faible et petite. Il y a un œil qui voit tout, il y a un bras qui réprime l'insolence. Que Dieu regarde nos oppresseurs et veille sur l'Afrique du Sud !"

Cet amour de la patrie explique pourquoi l'Angleterre est obligée de mettre cent mille hommes sur pied, cent mille soldats, l'élite de son armée pour lutter contre un petit peuple qui n'a pas de soldats réguliers.

\* \* La variole a fait son apparition dans quelques paroisses, mais personne ne semble s'en émouvoir beaucoup, certain que l'on est que les mesures sanitaires nécessaires peuvent être prises en peu de temps et que la loi pourvoit aux moyens d'empêcher la contagion.

Et puis, on a confiance dans la vaccination, et la peur de l'hôpital civique n'existe plus.

Il n'en était pas ainsi, il y a quatorze ans.

Vous souvenez-vous du tapage, des assemblées, des réclamations quand on décida d'isoler les malades quand cela était possible, ou de les transporter à l'hôpital civique quand l'isolement ne pouvait se faire.

L'hôpital civique ! c'était l'enfer maudit, et c'était courir à la mort que d'en prendre le chemin.

On avait beau raisonner, avoir recours à la persuasion, aux meilleurs témoignages, rien n'y faisait ; le peuple était affolé et décidé à résister.

C'est alors qu'eut lieu l'affaire de la rue Rolland, où il fallut littéralement faire le siège de la maison où se trouvait un malade.

Le logis était pauvre, étroit, malsain et il fallait de

toute nécessité enlever le patient pour le transporter à l'hôpital civique.

Mais le père, la mère, les fils, les voisins, les femmes des environs, tous avaient juré qu'on ne prendrait pas l'enfant tant qu'il serait vivant, et fusil et revolver à la main, étaient décidés à vendre chèrement leur vie.

Pauvres gens, dont on avait monté la tête par de mauvais conseils !

C'est dans cette circonstance que M. H. Beaugrand, alors maire de Montréal, fit preuve de grand courage et de sang-froid.

Il était présent quand l'escouade de police et les hommes de l'ambulance arrivèrent pour faire respecter la loi. Il avait tenu à assister à la scène qui pouvait devenir très grave et, étant à l'honneur de par sa position, il voulait être à la peine !

Je puis en parler avec connaissance de cause car j'étais près de lui.

Le sergent Charbonneau, après avoir essayé vainement de convaincre les parents du malade de l'inutilité de leur résistance, vint dire à haute voix au Maire :

—M. le Maire, on menace de tirer sur nous. Si on tire, que devons-nous faire ?

Le maire réfléchit un instant. Le moment était solennel, mais il s'agissait de la protection de toute la ville et, si le premier magistrat de la cité faiblissait, la loi devenait lettre morte. Et puis, la vie des braves hommes de police était aussi précieuse que celle des révoltés.

—Tirez, tirez, si on tire sur vous.

La foule était menaçante, mais l'assaut dura si peu de temps qu'après beaucoup de bruit, deux ou trois détonations inoffensives, on vit reparaitre les hommes de police portant le malade et le déposer dans l'ambulance.

Ce jour-là, M. Beaugrand, par son attitude énergique et son courage, rendit un grand service à ses concitoyens.

Aujourd'hui, tout cela semble bien loin et la loi est respectée.

### SCÈNE TOUCHANTE

Ils sont donc partis, nos braves Canadiens ! A l'heure où ces lignes sont écrites, un vaisseau les transporte là-bas, de l'autre côté de l'Océan, où ils vont hardiment faire face aux ennemis. Grand Dieu ! Comme il faut du courage pour aller ainsi au-devant de la mort, qui pourtant d'elle-même sait bien venir à nous ! Car enfin la mort et la guerre sont de fidèles alliées ; et, l'expérience l'a prouvé, peu de balles se perdent, ou plutôt chacune entraîne avec elle un brave dont malheureusement la poitrine était là, juste sur son passage.

Allons ! il ne faut pas être pessimiste, il vaut mieux croire que ceux qui sont allés combattre sous le drapeau britannique ne seront aucunement atteints par le feu ennemi, et qu'ils reviendront tous sains et saufs dans leur patrie. Ceci est le vœu de tout Canadien. Puisse-t-il porter bonheur à nos guerriers compatriotes.

Avant son départ pour le Sud-Africain, le contingent canadien a parcouru d'un pas lourd mais régulier, les rues de notre ville. Franchement, ils paraissaient bien tristes : on lisait sur leurs figures pâlies leurs pensées sombres. Quelques bons Québécois regardaient d'un tel ému tout ce qui s'offrait à leur vue et semblaient se demander quand il leur serait donné de parcourir de nouveau les rues de la vieille capitale ; d'autres jetaient un regard furtif sur le peuple, cherchant un être aimé afin de lui dire un dernier adieu.

Quant à moi, perdue au milieu de la foule, je laissais mes pensées errer dans le domaine de la tristesse, du sérieux ; j'entendis soudain à mes côtés un sanglot qui m'arracha violemment, étrangement à ma profonde rêverie. Je me détournai brusquement et je

vis une femme pressant un jeune enfant contre son cœur, tandis qu'une petite fille pleurait tout bas, cachée dans les plis de la robe de sa mère. Celle-ci lui dit :

—Regarde bien, mignonne, et quand tu verras passer ton papa, envoie-lui un beau baiser, car bien sûr son bon cœur le fera se tourner vers nous.

Pauvre femme ! Comme elle semblait désolée ! Et la chère petite, voyant pleurer sa mère, sanglotait à fendre le cœur le plus dur.

Je m'approchai doucement : déposant un baiser sur le front de la fillette surprise, je pressai timidement la main de la mère qui me remercia d'un sourire navrant de la sympathie qu'elle lisait dans mes yeux.

—Oh ! me dit-elle, jeune fille, vous ne savez pas, vous ne pouvez deviner combien il est cruel de voir partir pour un tel voyage le compagnon de sa vie, le père de ses enfants !

Je voulus répondre au mot de consolation : j'en fus empêchée par un cri de l'enfant.

—Oh ! papa, papa !

Elle avait reconnu son père et allait s'élançer vers lui, mais un geste de sa mère qui étouffait un sanglot, la retint et... *lui*, il voulut sourire, mais il ne le put ! Il fit un signe d'adieu de la main, il soupira et... passa ! !

Quand reviendra-t-il cueillir sur la bouche rose de sa fille le baiser filial qu'elle allait lui porter ?..

Je m'emparai du bras de la pauvre femme éplorée et la conduisis chez elle.

Je n'ai pu encore secouer le poids de la sombre mélancolie dans laquelle m'a jetée cette petite scène. Je sens que jamais je n'oublierai ce souvenir. Les ans auront blanchi mes cheveux, ma mémoire ne sera plus aux choses présentes, mais j'aurai toujours devant les yeux la figure aimable de la fillette, la douleur de la mère et l'adieu du père.

Joignez à cela l'idée de l'injustice de la cause pour laquelle il abandonnait femme et enfants, sans nécessité, et dites s'il n'y avait pas motif d'étrange émotion pour moi !

Québec, novembre 1899.

### QUAND NOUS SERONS VIEUX

A ma femme.

*En fermant un peu les yeux  
Je nous vois, moi déjà vieux,  
Et toi déjà presque vieille...  
Ils seront loin nos beaux jours,  
Mais je te dirai toujours  
Des mots très doux à l'oreille...*

*Ah ! certes, l'on changera  
Quand la vieillesse viendra  
Avec son triste cortège :  
Le Temps radera ton front  
Et tes cheveux noirs seront  
Comme saupoudrés de neige ;*

*Tu t'aïlle s'alourdira...  
Mais mon vieux cœur l'aimera  
Plus que je ne puis le dire :  
Car, malgré les cheveux gris,  
Ta bouche et tes yeux flétris  
Auront le même sourire.*

*Puis, si Dieu daigne bénir  
Les époux qu'il riant d'unir,  
Il nous enverra ses anges,  
Et nous verrons, triomphants,  
Les enfants de nos enfants  
Béguier parmi leurs langes.*

*...Mais, en attendant demain,  
Cueillons les fleurs du Chemin  
Oublieux des immortelles  
Car, lorsque nous partirons,  
Là-haut nous rajeunirons  
Pour des Amours éternelles !*

THÉODORE BOTREL.